

F26875
OLIVIER Robert

Juin 44

Les nouvelles sont bonnes et nous voilà remplis d'espoir. La plupart de mes camarades sont comme moi ici depuis près de 2 ans et tout commence à mal aller. La surveillance autour ne nous se resserre un peu plus chaque jours et nous comprenons que les derniers jours seront pénibles. Mes nuits se passent presque constamment dans les caves mais malgré cela il faut aller la journée à l'usine et ne pas trop sourire.

Le **12 juin** comme chaque soir je rentre à 10 h et je vais rejoindre mes amis à table ou nous nous retrouvons toujours. Bonsoir à tous et je leur demande de patienter un moment pour aller me dévêtir un peu car il fait une chaleur lourde, pas un souffle d'air ne vient nous rafraîchir. Ils ont l'air un peu sombre mais je n'y attache aucune importance. Je grimpe les étages et me mets en slip, tenue que j'adopte chaque soir pour être plus à mon aise. A mon retour la table est vide et un seul camarade est resté ce qui commence à m'inquiéter car ce n'est pas l'habitude. Je m'assied en face de lui et la conversation s'engage à mots couverts pendant que j'avale ma soupe "Jean a été arrêté ce matin à son travail, conduit à la Gestapo. Il a été interrogé sur toi, on lui a dit qu'il te connaissait, que chaque jour tu diffusait dans le camp les informations anglaises, que tu montais la tête aux copains et que tu faisait de la propagande anti-nazi. Il a tout nié disant qu'il te connaissait à peine et se contentait de te dire bonjour comme à tout le monde. Il l'on relâché sous la condition qu'il se taise si non il serait enfermé immédiatement si tu étais prévenu alors il ne faut plus nous rassembler ici et surtout ne plus lui parler. Ce sera chacun notre tour de discuter avec toi le soir et nous nous renseignerons les uns, les autres".

Cette petite histoire je l'attendais déjà depuis longtemps, j'avais su en janvier par des amis chez qui j'écoutais la radio que j'étais dénoncé lagerführer m'accusait de pousser mes camarades à discuter ses ordres, ce qui était vrais car il dépassait toujours le règlement déjà assez sévère. Pourtant quand j'entreprenais quelque chose c'était après mettre assuré que j'en avais le droit et que chaque fois qu'il voulait m'attirer des désagréments il devait devant ses supérieurs que j'avais raison. Cette fois c'était plus sérieux, la Gestapo jusqu'à ce jour nous avait à peu près laissés en paix mais c'était à prévoir.

Mon premier soin fut donc de détruire tous les objets interdits, je brûlais tout mon courrier, les cartes des différents fronts, je cachais un tout petit appareil photographique et puis je redoublais de méfiance, car parmi nous il y avait des mouchards.

Les jours passent, et je commence à dormir tranquille quand un beau soir je m'aperçois que je suis filé à la sortie de l'atelier. Histoire de rire un petit peu, je promène mon suiveur aux quatre coins de la ville en prenant différents trams. Si j'ai bien eu celui là, d'autre ont du me posséder car je devais apprendre par la suite de ce n'étais pas la seule fois que j'étais accompagné.

Bref n'entendant parler de rien je crois l'affaire classée et je reprend ma vie habituelle.

Le **13 septembre**, je vais, comme chaque jour, écouter la radio et la j'apprend par mon ami que le lendemain, la Gestapo fait une rafle dans toute la ville parmi les français. Toutefois il ne peut pas me citer de noms et je ne pense pas faire parti du tableau.

Sans travail depuis 15 jours, je rentre au camps pour le couvre feu et je retrouve notre brave veilleur de nuit qui m'attend : "demain matin vous n'irez pas au travail, nous avons besoins de vous". J'avais compris mais à quoi bon se frapper, je n'avais jamais été pris en faute et je pense m'en tirer avec un simple interrogatoire. Je n'avais pas tout prévu et je ne connaissais pas encore ces messieurs. Je vérifie une dernière fois toutes mes affaires en allant me coucher, je passe prévenir tous mes amis, en donnant mon adresse à plusieurs en cas de complication.

Si j'avais prévu à ce moment là tout ce qui devait m'arriver par la suite, au lieu de passer bien gentiment ma nuit au lit, j'aurais essayé de prendre la clé des champs, cela ne m'aurait pas coûté plus cher si j'avais été repris.

14 septembre 6 heures du matin

Je descend au bureau et je trouve 3 messieurs en imperméable mastic et chapeau mou qui discutent et remuent des piles de papiers sur un bureau. En attendant je fais les cent pas et j'ai le temps de mettre en boule ma carte de tram restée dans ma poche et de la jeter dans un seau d'eau qui se trouvait là car avec cette carte il était possible de savoir où j'avais été la veille. Au bout d'un moment ils me fouillent et me demande de les conduire à mon placard où ils font une perquisition en règle, sans cependant voir mon appareil à photos qui leur crevait les yeux.. Il leur faut des détails sur chaque choses et le nom de tous les personnages qui figurent dans ma collection de photo "nous voudrions aussi voir vos lettres et vos journaux". C'est un grand malheur mais je n'en n'ai plus du tout, et comme ils ne sont pas convaincus, je dois les conduire à mon lit ce que je fais avec plaisir. Après s'être assurés que c'est bien le mien, tout vol en l'air et la ma paillasse est éventrée. Dans le fond de moi même je suis bien content, car mes légions de puces et punaises n'ont pas dû se laisser réveiller sans se venger et ces braves gens ont certainement passé une bonne journée à se gratter.

Une fois cette petite séance terminée, je pars à la Gestapo, en fumant ma dernière cigarette, je suis encadré de mes deux gardiens et le troisième suit le mouvement. Arrivé dans la cours je suis placé devant un mur les mains derrière le dos et j'attends.

Toute la matinée des petits groupes de sept ou huit personnes arrivent des différents camps de la ville et me tiennent compagnie le long du mur avec interdiction de communiquer et de bouger. Parmi ces pauvres bougres, se suis surpris de reconnaître un camarade de mon foyer , c'est un brave garçon et la seule faute qu'il a dû commettre c'est de porter le même nom que moi.

A midi, je suis appelé et j'entre dans le bureau où j'ai le plaisir de subir l'interrogatoire d'identité par une française. Après c'est une grosse brute de boche qui me fait vider mes poches, j'avais tout simplement mon portefeuille, un crayon et un mouchoir ; comme je savais ou j'allais c'était inutile de prendre autre chose, mais cet espèce d'idiot prétendait que je lui sorte autre chose et comme j'avais oublié une pochette dans la petite poche du veston je m'en suis tiré avec quelques bons coups de poings puis je suis enfermé dans la cellule où je dois rester à méditer pendant quatre jours ce qui me permet de préparer sérieusement ma défense car je ne veux compromettre personne. Pendant cette courte période je commence à connaître les charmes de la prison, je reste deux jours sans manger et après, la ration journalière ressemble à peu près à un petit déjeuner. Avec cela et le manque d'eau je commence à être pris fréquemment de vertiges. Pour dormir je m'allonge par terre sur des lattes de bois sans couvertures malgré que les nuits soient déjà fraîches.

Le cinquième jour au matin, je quitte mon cachot pour retrouver mon camarade OLIVIER, et nous retournons à la Gestapo pour le grand interrogatoire. Nous devons y rester jusqu'au soir et pour une fois j'avais droit à tous les égards, politesses et chaises pour m'asseoir, c'est tout juste si l'on ne m'a pas offert une cigarette.

L'interrogatoire commence en allemand mais comme j'ai peur d'utiliser des mots en leur donnant un sens qu'ils n'ont pas je réclame un interprète que l'inspecteur me refuse pour commencer car il prétend que je peux très bien comprendre. Alors je ne dis plus rien et j'obtiens satisfaction avec un vieux bonhomme qui prenait dix minutes pour traduire une question, ce qui me permettait pendant qu'il cherchait ses mots de préparer ma réponse à la question que j'avais comprise "en allemand".

- Connaissez Claustrasse 25 ?
- Oui
- Vous y allez souvent ?
- Environ une fois par semaine
- Dites moi le nom du français que vous allez voir ?
- Je n'y vois pas de français (c'est la vérité puisque en dehors de mon ami les deux ou trois camarades que j'y voyais étaient belges mais pour les boches belge ou français c'est pareil
- Alors que faites vous dans ce camp ?
- Je vais voir Monsieur OTTO
- Qui est Monsieur Otto ? (ils le savaient aussi bien que moi mais cherchaient à me faire mentir pour me confondre par la suite)
- Il est Lagerführer à Claustrasse
- Comment se fait-il que vous le connaissez et que faites vous avec lui ?

A ce moment je sors une fameuse histoire racontée quelques mois plus tôt, à la suite d'une dénonciation des voisins. Cette histoire était bien drôle -Mme OTTO pendant la grande guerre avait vécu pendant trois ans réfugiée dans une famille, c'était un peu grotesque mais les boches ont avalés de plus grosse-

- Oui nous savons mais cela n'explique pas vos rapports avec madame, n'allez vous jamais au domicile de Monsieur OTTO ,
- Oui, tous les jours
- Qu'y faites vous ?
- Je jardine, je coupe du bois, j'élève des lapins, le tout pour me distraire.
- Restez vous quelquefois à manger chez eux .
- Oui j'y porte tous les colis que je reçois et nous mangeons souvent ensemble.
- Que faites vous chaque soir jusqu'à 10 h
- Nous allons au cinéma et nous restons à jouer aux cartes ou à parler de tout ce que nous avons connu en France.
- C'est tout ?
- Oui.
- M. OTTO n'a-t-il pas un poste de radio ?
- Certainement et chaque soir nous écoutons la musique.
- Quels postes écoutez vous ?
La je cite plusieurs postes allemands et je me fais enguirlander.
- Comment, vous m'avez dit tout à l'heure que vous ne compreniez pas l'allemand. M. et Mme OTTO parlent très bien le français et vous voulez me faire croire que vous n'écoutez que la radio du Reich ?
- Mais non, nous écoutons aussi la radio française ce qui n'est pas défendu puisqu'elle sous le contrôle allemand.
- Nous savons que vous écoutez un poste clandestin et que vous diffusez les informations et les ordres à la révolte pour les travailleurs chaque soir au l'ager Kellerweg et à Claustrasse- Radio Calais.
J'ai pu nier car je n'écoutais que Radio Londres et n'avais j'amaï entendu parler de ce poste. Enfin, voyant que j'avais la tête dure, la conversation prend une autre tournure.
- Nous savons qu'il existe à CHEMNITZ un centre de résistants, vous êtes le chef, vous allez nous donner vos complices, nous dire ou sont les armes et tout ce que vous savez.
Malgré moi je pars à rire ce qui me vaut un violent "Halt Schauzen !"
- Mais comme il faut parler ; comment voulez vous que cela puisse exister, surveillés comme nous le sommes, c'est impossible.
- Nous savons aussi que vous êtes allés à LEIPZIG, DRESDE, SWIKAU,PLANEN (dates à l'appui), qu'alliez vous y faire ?
- J'y allais en touriste.
- C'est faux nous savons que vous allez y faire de la propagande.
- Alors vous savez mal.
- Taisez vous !
- Avez vous fait de la politique ?
- Jamais.

Cette fois c'est eux qui pouffent et je comprend que j'ai fait une gaffe quand je les vois brandir une feuille de papier.

- Nous avons ceci qui viens de chez vous, c'est un compatriote qui vous a vendu, alors cette fois ce n'est plus la peine de nier.

Après cette séance, je réintègre la prison mais pas la cellule, je me trouve dans une grande salle sous les combes avec tous les français arrêtés avec moi, 105 dont le chef de la délégation française, son secrétaire, les dirigeants du foyer français et tous ceux qui, dans chaque camps, avaient une influence sur leurs camarades.

Pendant trois jours, nous restons là à discuter de notre sort, nous crachons par terre sur le plancher d'où la nuit sortaient des légions de punaises.

Un après midi, le directeur de la prison arrive avec ces aides et j'aperçois, dans ses mains, un gros cahier sur la couverture duquel je vois ce mot **TRANSPORT**.

Il nous appelle l'un après l'autre et nous nous retrouvons en deux groupes 85 dans le mien et 20 dans l'autre ; ce tournant vers eux : "voici les heureux" et vers nous "voici les malheureux".

C'était notre dernière nuit à la prison et l'on nous rend tous ce que nous avions sur nous au moment de notre arrestation en nous disant que nous partirons travailler dans une usine ou nous serions surveillés mais bien traité. Chacun de nous faisait déjà des projets.

Le matin de bonne heure nous partons pour la gare, encadré de gendarmes et chiens policiers. Vers 4 heures, nous descendons du train et c'est à pied que je voyage continue, la route est raide, toujours des montés. En effet, nous sommes en Bavière et c'est le début de la montagne.

La fatigue se fait sentir de plus en plus car depuis huit jours, nous avons déjà changé terriblement. Nos vêtements passés trois fois de suite au désinfectant sont fripés et jauni. c'est le commencement et nous avons déjà des têtes délabrées.

Sur un petit mont j'aperçois les restes d'un vieux château et nos gardiens nous disent que c'est là que nous allons. A la traversée d'un village, les gens nous regardent passer par leurs fenêtres et tous ont des airs lugubres. Sur la route nous croisons un prisonnier belge et successivement deux français. Un seul répond à nos questions avec un triste sourire.

Gardez confiances les gars ce ne sera pas trop long et il faut tenir jusqu'au bout. A voir tous ces regards remplis de tristesse et aussi de pitié, je commence à me demander ou je vais atterrir.

La nuit approche et, voilà qu'à un détour j'aperçois d'immenses carrières avec de gros blocs de granit empilés les uns sur les autres. Tout autour de cette exploitation s'élèvent des miradors et d'inextricables réseaux de barbelés ; cette fois je suis fixé sur mon sort et je trouve confirmation au carrefour suivant "KL FLOSSENBURG".

Encore la traversée d'un village ou la montée est de plus en plus raide et nous débouchons sur un plateau que l'on pouvait croire creusé dans la montagne.

Quelques bâtiments à droite et à gauche puis c'est l'entrée du camp avec son poste de garde tout illuminé. Un grand porche de granit avec une grosse grille sur laquelle je lis la première devise du camp "le travail rend libre".

Un SS muni d'une superbe matraque nous compte et les portes s'ouvrent devant nous.

Cette fois nous sommes dans l'enfer et seulement la fin de la guerre nous rendra liberté.

Les projecteurs balaient sans cesse cette immense place sur laquelle nous sommes groupés jusqu'au moment où un Kapo vient prendre livraison et nous fait descendre dans la salle de douches. Le Kapo des douches (droit commun) arrive à son tour et sa journée étant finie il nous emmène dans une petite pièce servant de désinfection avec des coups et des injures. C'est si petit qu'il pousse les derniers du pied pour fermer la porte. Nous ne mangerons pas encore aujourd'hui puisque nous n'étions pas sur les effectifs du matin d'ailleurs nous n'avons pas faim mais plusieurs pris de fièvre réclament à boire, cet espèce d'assassin arrive avec deux seaux qu'il s'amuse à renverser près de nous. Un camarade belge très énervé lui demande pourquoi il la verse par terre. La brute n'attendait que cela, il entre en fureur, il bondit en poussant des hurlements, les yeux lui sortent de la tête, la bave lui coule de la bouche et il frappe avec les pieds, les mains et sa matraque jusqu'à ce qu'il soit à bout de souffle. Il ne sait dire qu'une seule chose " vous ne savais pas ou vous êtes, je vous le faire voir cochons de français". Il ferme le petit vasistas, enlève la poignée, éteint la lumière et nous enferme à double tour.

Nous voici tassés, les uns sur les autres condamnés à passer la nuit sans air et ce n'est pas tout. Par terre il y a du linge sale d'où des légions de poux nous montent aux jambes. Sur une face de la pièce sort la moitié d'un appareil servant à la désinfection, l'autre moitié se trouve de l'autre côté du mur et pendant que nous étions là, enfermés, notre boxeur de tout à l'heure passait des stocks de vêtements à la désinfection, à chaque opération, des jets de vapeur brûlante fumaient dans notre cachot. L'atmosphère était irrespirable et la chaleur étouffante, la sueur collait nos vêtements, c'était des cris inhumains la voix d'hommes qui se voient mourir et ne le veulent pas encore.

Pour ma part, j'étouffais littéralement et avec plusieurs camarades nous nous dévêtions complètement pensant ainsi avoir moins chaud mais c'était inutile car l'eau manquait.

Le matin trois d'entre nous avaient fini de souffrir et plusieurs autres avaient perdu connaissance. Péniblement, nous gagnons la salle de douche ou nous allons perdre ce qui peut nous faire encore ressembler à un homme. La tondeuse et le rasoir entrent dans la partie. cheveux, moustache et le corps tout entier y passe.

Après une bonne douche glacée, chacun empile ses vêtements dans un sac, les SS récupèrent, en inscrivant sur un registre, l'argent, les bijoux et les montres. Pour ma part, je réussis à me cacher dans la bouche une épingle de cravate et une chevalière auxquels je tenais beaucoup. Je reçois une paire de sabots, un grand et un petit, un pantalon qui descend d'un peu plus bas que les genoux et ma toute petite veste. Chemise en coton, pull, chaussettes, je devais pas savoir tout de suite ce que c'était..

Enfin vers midi, la toilette est finie et nous rejoignons le bloc 21, bloc de quarantaine ou je devrais apprendre à connaître le camp..... Successivement je devais faire le 20 - 29 et 24. Tous se valent, les chefs de bloc sont des droits communs allemand pour qui la mort d'un homme ne pèse pas lourd. Tous de sombres brutes qui ne savent que hurler et distribuer des coups avec l'aide de leurs lieutenants polonais ou russes.

Dans le bloc de quarantaine, nous ne travaillons pas et il est interdit de correspondre avec le reste du camp.

Chaque bloc est entouré d'un réseau de barbelés nous laissant une surface libre de la grandeur de la baraque. Là nous restons à peu près toute la journée au garde à vous sous la pluie ou la neige ou alors nous marchons au pas et faisons de l'exercice.

La pitance est maigre, une soupe (fanés de betteraves avec rutabaga et quelques fois pommes de terre avec la peau, la terre et de petits cailloux) qu'il nous faut manger dehors.

Le midi et le soir un morceau de pain avec un peu de margarine.. Pour manger la soupe, si elle est un peu épaisse, il faut se débrouiller avec les doigts.

Chaque distribution est prétexte à donner des coups, il faut passer à la file et en courant devant le bouteillon, ce qui permet de renverser un peu à côté de la gamelle. Les louches tiennent un litre mais à force de tomber sur les crânes elles sont pleines de bosses ce qui diminue la capacité et la distribution terminée il reste 4 à 5 bouteillons pour les petits amis.

Il nous arrive fréquemment de vivre ainsi 900 ou 1000 dans un bloc et à ce moment il nous faut coucher 3 et 4 dans ces petits lits de 80 cm de large, c'est à dire en sardine, sur le côté.

Il est à peu près impossible de dormir surtout avec les polonais et les russes qui ne peuvent voir un français sans lui faire toutes les méchancetés possible, ce sont des êtres faux et rampants, pour une portion de soupe ils vendraient père et mère. Ils sont d'une adresse extraordinaire pour substituer le pain ou tout objet en possession de leurs camarades. En plus ils sont froussards et n'ont aucune dignité, je n'en ai jamais vu un seul recevoir 25 coups de fouet sans pousser des hurlements avant que le 1er coup soit tombé. Seuls les P.G.russes sont des gens sociables et assez bons camarades.

Pour faire la toilette, c'est tout un poème, il y a au WC 6 robinets pour 900 hommes et devant eux chaque matin sont entassés les morts de la nuit qu'il faut piétiner alors j'ai vite renoncé à me laver, d'ailleurs je n'ai ni savon ni même un chiffon.

Les lieux d'aisance : une fosse avec une barre de chaque côté, bien souvent de pauvres types minés par la dissenterie et sans force sont basculés par les kapos pressés et vont finir de mourir dans le fond.

Matin et soir, par n'importe quel temps l'appel contrôlé par les SS. C'est encore une occasion pour la matraque, les rangs doivent être impeccables, les morts présents, et comme souvent les chefs de blocs ne savent pas compter cela dure des heures et il est fréquent de voir des personnes s'effondrer d'un seul bloc. Le repas a lieu en plein air et debout, il est interdit de s'asseoir.

Plusieurs fois la semaine, le soir, "Laus Control".

Les poux ne manquent pas, ils sont partout dans les vêtements, les couvertures et les paillasses et le pauvre bougre qui ne peut se défilier au contrôle est expédié à la désinfection, ses vêtements passent à l'étuve et lui reste nu toute la nuit sur le dallage mouillé de la salle de douche avec les fenêtres grandes ouvertes. Cette salle est aussi paraît-il la chambre à gaz.

Le bloc 22 dont nous sommes séparés par un simple réseau de barbelés est un bloc de malade, il y en a toutes sortes, plaies affreusement pleines de pus et nettoyées une fois quand l'infirmier a le temps.

Derrière ce bloc et en dehors du réseau électrifié le four crématoire d'où sort sans arrêt cette triste fumée et cette odeur de chair grillée qui nous poursuit sans arrêt mais l'habitude est vite prise et je n'en suis même plus incommodé pour manger.

Je n'ai plus de force et suis terriblement maigre mais je tiens encore le choc. La dissenterie me prend aussi. Je me souviens être allé une fois 23 fois aux cabinets dans la journée mais j'ai eu la chance que cela ne dure pas trop longtemps.

Des coups, j'en reçois souvent et qui ne me sont pas destinés, malgré cela je prends vite des habitudes et je fais partie des débrouillards qui n'attendent pas que les coups tombent pour prendre le large.

Les morts, comme je le disais plus haut, sont déshabillées et entassés dans les lieux d'aisance. Là un kapo russe muni d'un jet, les arrose copieusement et avec un crayon à copier marque le numéro matricule sur la poitrine.

Combien j'en ai vu traités ainsi et traînés par terre alors que la mort n'avait pas fini son oeuvre.

Dans la journée, ils sont emportés en direction du crématorium.

Chaque dimanche, sur la place d'appel, nos kapos, biens bras de tout ce qu'ils nous volent, jouent au football. Il y a aussi un concert car le camp possède des musiciens. Tous les détenus, sauf le bloc de quarantaine, peuvent assister à ces distractions mais personne n'en a envie. Il faut mieux se tenir à l'écart de ces brutes.

Enfin ma quarantaine est finie et je vais travailler, j'espère que la vie sera ainsi plus supportable mais je devais bien vite revenir de mon erreur.

Pour débiter, je suis affecté au Kartoffel Komando. Chaque matin le réveil est à trois heures et demi, après l'appel par bloc tous les Kommandos se rassemblent sur la place, c'est encore une belle pagaye car il y a toujours des imbéciles qui ne trouvent jamais leur place.

Au petit jour s'ébranlent et par des chemins de montagne nous descendons à la gare du petit village encadrés de SS et de chiens féroces;

Des wagons de pommes de terre sont sur une voie de garage. Il faut les vider de leur contenu dans un temps record car le grand reich manque de wagon et il ne faut pas les laisser immobilisés dans les gares. Une fois ce travail terminé, des camions viennent se ranger une cinquantaine de mètres plus loins, des détenus emplissent de grandes corbeilles qu'il faut porter à deux en courant et les vider dans les camions qui les transportent à quelques km ou d'autres camarades font des silos.

Ce travail de 12 heures dans la boue et sous la pluie est éreintant pour des hommes sous-alimentés, en plus des kapos deux officiers munis de cravaches se promènent sur le chantier et même et même en courant toujours, la journée ne se passe pas sans que chacun reçoive des coups. Pour ma part je me souviens d'un certain coup de cravache qui me laissa la main enflée et bleue pendant plusieurs jours, une autre en pleine face me fit un joli.... oeil et une grande balafre violacée et saignante sur la figure. En face de ces brutes il fallait tout accepter, celui qui demandait des explications était battu souvent jusqu'à la mort.

Quelques camarades essaient de voler des pommes de terre en les cachant dans leurs poches ou leurs chemises mais presque chaque jour il y a fouille et celui qui est pris battu et quelques fois mordu par les chiens. Le mieux à faire est de les manger crues sur place.

Après quelques jours de ce travail je n'en peux plus et je réussis à rester au camp mais quelques jours après je suis à nouveau embauché. Je fais partie d'un Komando qui construit une route à travers la montagne, route qui doit aller retrouver une grande route nationale car il n'y a que de petits chemins qui montent au camp et avec les usines d'aviation ils sont insuffisant.

Là la vie n'était pas rose non plus 12 heures de suite il fallait piocher et pelleter dans du roc, charrier de gros blocs, manoeuvrer des wagonnets, percer des fournaux de mine, transporter des arbres, le ventre creux et à peu près sans vêtements. Il pleuvait, neigeait mais peu importe il fallait travailler sans cesse, c'était le seul moyen d'éviter les coups.

Combien de fois, je suis resté des jours avec des vêtements trempés qui n'arrivaient même pas à sécher la nuit avec la chaleur de mon corps.

J'étais à ce moment au bloc 24, bloc en brique qui ne possédait qu'une seule porte de sortie large seulement de 80 cm. Pour atteindre cette porte il fallait franchir un couloir de plusieurs mètres ou se tenait un Kapo de chaque côté ; quelle galopade pour sortir, mais c'était impossible sans recevoir quelques coups sur la tête et ailleurs.

Je reste environ 3 semaines dans ce Komando mais cela ne peut plus durer, l'hiver approche et je me rend compte qu'il me sera impossible de vivre longtemps dans ces conditions.

J'apprends qu'il doit partir un transport pour une usine de ZWICKAU, ville que je connais déjà, et en usine j'espère si non la chaleur pour travailler tout au moins ne pas être exposé à la pluie toute la journée. Là si je devais avoir des déceptions ce n'est pas de ce côté. Le plus difficile était de réussir à me faire incorporer dans ce Kommando et au risque de recevoir des coups. Le jour du départ, je réussis à me cacher le matin pour éviter de partir au travail. Dès que les partants sont appelés je me mélange à eux, c'est une véritable foire aux bestiaux.

Tout le monde à poil sur la place d'appel et un docteur SS passe dans les rangs avec ses aides. Il choisit dans le troupeau les plus forts et les marque d'un coup de pinceau sur le front et la poitrine d'un numéro de 1 à 4. Ce numéro doit indiquer la force de travail que l'on peut exiger du prisonnier.

Je réussis donc car sur ceux choisis quelques jours avant il y avait déjà des pauvres bougres partis en fumée et puisque j'étais là je suis adopté avec quelques copains français.

Fin octobre 44

Je reviens du travail à 5h1/2 et après l'appel je rentre au bloc 24 comme chaque soir au milieu de la bousculade et des coups de matraque. C'est ce jour là que je devais faire la connaissance de Jean qui par la suite allait devenir mon meilleur camarade. Dans la journée, une grande quantité de détenus venant de plusieurs blocs étaient arrivés dans ce bloc 24 d'où un Kommando devait partir quelques jours plus tard. En attendant, nous devions coucher 3 et 4 dans un lit. Jean se trouvait dans un lit (sur une paille ou grouillait la vermine) près du mien c'est ainsi que nous avons fait connaissance puis nous nous sommes perdus de vue pendant quelques jours. Le mardi au matin le départ est annoncé. Nous sommes appelés par numéro puis groupés sur la place d'appel où nous sommes priés de nous dévêtir entièrement (c'était ? jours avant la Toussaint, dans un pays froid environs 900 à 1000 mètres d'altitude)

Nous jetons nos vêtements dans une petite salle servant à la désinfection et puis c'est la descente dans la salle des douches. Nous sommes correctement tondu et rasés sur tout le corps. Ensuite, une douche trop rapide pour se laver proprement, mais sans bousculade car les Russes eux mêmes tremblent devant le Kapo. Une espèce de brute de condamné de droit commun qui n'a jamais regardé à tuer un homme avec sa gourme. Ce bandit possède un petit chien qui pour lui a plus de valeur qu'une vie humaine.

Après cette séance chacun de nous reçoit des vêtements neufs, chemise, caleçon, pantalon, veste et bonnet de pluie rayé bleu et blanc, le tout fait d'un espèce de drap qui laisse passer le froid. Il nous est distribué ensuite un pull-over, des chaussettes Russes et des chaussures de toile à semelle de bois.

Cette fois c'est fini, nous sommes de beaux bagnards.

Physiquement nous ne sommes pas en trop mauvais état, car lorsqu'il s'agit de former un Kommando, tout est fait en règle, tout le monde dans la tenue d'Adam sur la place d'appel et ces messieurs choisissent les plus forts comme il était pratiqué sur les marchés d'esclaves qui sont marqués au front et sur la poitrine à l'aide d'un petit pinceau, par un docteur du camp, probablement un vacher ou un menuisier.

Cela ne veut pas dire que nous étions gros et gras, mais seulement moins amaigris que d'autres.

Vers 4 heures de l'après midi, la colonne est formée, les hommes comptés maintes et maintes fois puis encadrés de SS et de chiens, nous descendons à la gare, après avoir avalé une succulente soupe faite de fanes de betteraves et de petits cailloux.

Embarquement dans des wagons à bestiaux avec quelques coups de crosse ; avant le départ des bouteillons arrivent pleins d'une espèce de tisane, c'est tout ce que nous devons avaler de chaud pendant une période de 10 jours.

A la tombée de la nuit le train s'ébranle et le voyage durera trois jours, trois nuits sans pouvoir d'allonger.

A cette époque les transports étaient un peu désorganisés et c'est avec joie qu'une nuit, le train arrêté, j'entendais dans le lointain le bruit des bombes et le ronflement des avions.

Enfin nous arrivons à ZWICKAU, descente des wagons et formation de la colonne.

Pendant une heure nous attendons avec une pluie battante que les SS du Kommando viennent nous chercher puis c'est une marche de 3 à 4 Km dans des petits chemins boueux et il n'était pas question de s'écarter un peu pour éviter une flaque d'eau, nos gardiens ne le permettaient pas.

A l'arrivée au camp (un petit camp de 4 blocs entourés de barbelés et un mirador au 4 coins) nous sommes rangés sur la place d'appel et là nous commençons à assister à une distribution de 25 coups d fouets à un pauvre diable qui n'avait pas été sage.

La nuit est tombée et il pleut toujours, nous devons alors entendre un discours de notre Kommando f... qui nous explique tout ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. Enfin nous entrons dans une baraque et nous pouvons enfin nous coucher, deux par lits.

Les douches pour les gens faibles il nous arrivait d'y passer 3 et 4 fois la semaine mais nous en sortions souvent plus sale que nous y étions entré. Il fallait se mettre 4 ou 5 sous une pomme. La douche débutait à l'eau froide ensuite une eau brûlante et pour finir une eau glacée. Sous aucun prétexte il ne fallait s'écarter, que vous soyez brûlés ou gelés. Un garde chiaume tournait sans cesse autour du groupe, trique à la main, et il avait vite fait de nous renvoyer en plein milieu. Le linge, nous le changions très rarement aussi nous transportons une forte odeur avec nous.

Les appels avaient lieu matin et soir, il nous fallait souvent rester des heures au garde à vous sous la pluie battante ou la neige et la gelée. Il était interdit d'avoir quelque chose autour du coup. Les maillots de corps et ceintures de flanelle étaient supprimés. Aucune vexation ne nous était épargnée et tout était fait pour nous faire crever au plus vite.

Le Dimanche après midi, l'appel durait facilement deux à trois heures et nous devins assister à la bastonnade 25 coups et plus pour des pauvres types "vendus" pour avoir fait quelque chose de défendu.

Les soins il fallait être à moitié mort pour entrer à l'infirmierie, aucun médicament ni pansement. Je me souviens d'un camarade qui avait un panaris, on lui coupa le doigt avec une pince universelle.

Pendant huit jours, nous resterons ainsi sans travailler, recevant par jour un morceau de pain et de fromage dont nous nous serions à peine contentés pour le petit déjeuner. Arrive enfin le jour où nous allons au travail, un tunnel en barbelé, relie le camp à l'usine et c'est là que chaque jours nous passons, entourés de SS.

La plus grande partie de nos camarades sont placés sur des machines et je me retrouve, avec Jean, dans un grand hall où sont installés 6 grands fours à gaz et 2 petits. Au début, nous travaillons comme tous 12 heures par jour puis comme c'est un travail de force, nous ne ferons plus que 8 heures en trois relais. Jean travaille tous les matins de 6 heures à 2 heures de l'après midi. Je travaille une semaine avec lui, une semaine l'après midi et une autre la nuit mais nous trouvons toujours le moyen de passer plusieurs heures ensemble. Quand il nous faut coucher plusieurs dans un lit nous nous débrouillons toujours pour être ensemble.

A l'usine il travaille avec une vieille dame assez sympathique et qui le prend un peu sous sa protection, parfois elle lui apporte un peu de soupe ou quelques tartines. Elle lui donnait aussi des cigarettes que Jean pouvait échanger avec des Kapos contre de la soupe ou du pain.

Par contre, il avait à subir chaque jour la présence du grand chef de l'atelier qui était animé d'une haine contre tous ce qui était "apt National Socialisme", il ne pouvait donc pas nous souffrir puisque nous étions les ennemis de l'Allemagne. Jean a reçu plusieurs fois des gifles de cette brute boiteux pour un travail mal fait ou exécuté trop longtemps. Il ne s'ait jamais formalisé de cela pensant qu'un jour les rôles seraient inversés.

Son travail n'était pas trop pénible, il devait ranger des petites pièces dans de grandes caisses destinées à aller cuire dans les fours., c'était plutôt un travail minutieux, être temps il devait balayer l'atelier.

Quelques fois le chef faisait la morale à Jean, il lui reprochait d'avoir travaillé contre l'Allemagne et lui faisait remarquer qu'il avait gâché sa vie, car pour lui nous étions destinés à passer notre existence dans cet affreux bagne.

Ce n'est qu'au mois de mars qu'il commence à comprendre et devient plus aimable à notre égard. Combien de fois Jean grinçait des dents en travaillant. Cet imbécile restait des heures appuyé sur une machine à nous regarder travailler en nous disant toujours "plus vite".

Le travail que nous redoutions le plus consistait à décharger des camions de charbon. Cela arrivait une fois par mois environ 20 en sac de 50 Kg qu'il fallait porter sur le dos et les entasser dans une petite pièce par terre. Quand le rang de sac était trop haut il fallait monter sur une échelle pour tasser jusqu'au plafond. Nous étions cinq ou six à faire cette corvée et c'est Jean qui était le plus résistant, nous avons réussi à obtenir un litre de soupe supplémentaire quand il fallait faire ce travail.

Le dimanche notre atelier seul travaillait et comme Jean travaillait toujours le matin il mangeait à l'usine, c'était un jour de gala, un peu plus de trois litre de soupe chacun, aussi le dimanche était toujours attendu avec une grande impatience. Il nous arrivait aussi d'avoir un peu de rabiote au camp et nous en faisons profiter notre camarade Jean DUTHU qui était déjà le compagnon de Jean alors qu'ils étaient civils.

A Noël, nous étions une vingtaine qui avons touché 750 g de pain cuit et un saucisson. Jean, avec son grand coeur, nous propose d'en faire profiter notre camarade et quatre nous lui avons donné chacun une petite part.

Ce pauvre garçon était d'une grande taille et souffrait terriblement d'ulcères aux jambes provoqués par des piqûres de punaises. La souffrance lui donnait très mauvais moral et le mal l'affaiblissait, de jour en jour. nous le voyons partir lentement. Jean à fait beaucoup pour ce garçon et c'était un chagrin pour lui de le voir souffrir. Le soir quand nous étions couchés nous parlions ensemble de notre passé et de l'avenir que nous espérions.

C'est ainsi que je fis votre connaissance, j'ai appris que Monsieur CHAPPELIER était Ingénieur des Ponts et Chaussées, que Jacques d'abord étant vétérinaire avait l'intention de suivre la médecine. Parfois il pensait que peut-être il était soldat et quand cette pensée le prenait il avait peur qu'il lui arrive quelque chose.

Je savais aussi la mort d'un camarade qu'il aimait beaucoup tué au bombardement de Bordereaux dans une salle d'opération.

A force de privation nous devenons gourmand et Jean m'emmènerait tout ce qu'il préférait, les confitures de marrons que sa maman faisait si bien, la soupe aux châtaignes. Je fis connaissance avec votre habitation, le parc, la voiture.

Il y a des moments ou dans cette vie de bagnard nous nous sentions le besoin entre bons camarades de parler de ce qui nous était cher.

De temps en temps, Jean rapportait un morceau de journal ramassé dans une corbeille et moi de mon côté, il m'arrivait de voler le journal de mon contremaître, alors nous étions heureux, mon pauvre ami me traduisait, nous nous cachions dans un coin et nous calculions combien de temps encore il nous faudrait attendre la délivrance.

Nous avions avec nous un petit maquisard de 18 ans un petit belge qui désespérait souvent, comme Jean savait bien le consoler et lui remonter le moral. Ces pauvres garçons ne sont pas revenus non plus, ils sont morts fusillés quelques jours avant la libération.

Le Dimanche nous rassemblions, une dizaine dans une baraque, assis sur ces affreux lits pleins de poux, de puces et de punaises, nous parlions de la France, cette pauvre France qui nous était d'autant plus chère que nous en étions éloignés.

Des coups, je ne me souviens pas que Jean en ai reçu, nous évitions les bagarres et faisons toujours notre travail pour passer hors de porté des matraques.

Environs une foi par semaine, il fallait avec des morceaux de vitre et du papier de verre gratter les tabourets et les tables qui devaient rester toujours très propre, mais il nous était formellement interdit de nous asseoir sur ces tabourets et d'utiliser ces tables. Nous grattions aussi le parquet avec une brosse métallique. Souvent il nous fallait nous déchausser pour entrer. Il nous arrivait de toucher une savonnette dans la semaine et le dimanche elle nous était retirée à une fouille pendant l'appel. Nous devions toujours avoir les poches vides. Ceux qui étaient signalés par leurs chefs pour bonne conduite au T (travail) touchaient une prime de la pommade même de beauté, talc, crayon, qui nous étaient confisqués ensuite, car on ne devait pas en avoir, tous des objets inutiles alors que nous crevions de faim. On voit encore ici, la façon bien allemande de ce moquer du monde.

Par périodes arrivaient les lubies du chef de bloc, il y avait des revues de propreté le soir après l'appel il fallait pour rentrer au bloc montrer bras savonnés avec pied et tête impeccable, cette revue était toujours faite par des Russes ou Polonais et nous pauvres français nous devions bien retourner nous laver plusieurs fois. Ravis étaient ceux d'entre nous qui trouvaient grâce près de ces brutes. La revue de pour, il fallait se dévêtir entièrement et monter sur un tabouret. Un polonais avec une puissante lampe électrique vous cherchait sur tout le corps pendant qu'un autre regardait dans la chemise. Là encore les cochons de français avait des poux alors que les petits amis n'en avaient jamais. résultat, la chemise et le cochon étaient trempés dans un liquide et les couvertures inondées de ce même liquide qui n'a jamais tué un poux.

Chaque jour de semaine nous étions rasés par des gens qui ne s'étaient jamais servi d'un rasoir, qui d'ailleurs ne coupait pas. La peau était arrachée et la moitié de la barbe restait, la coupe de cheveux, le crâne complètement tondus et il fallait se cramponner au tabouret.

Les deux derniers mois, la mode était changée. Les cheveux restaient de un à deux centimètres et sur le milieu de la tête une large raie faite au rasoir et renouvelée chaque semaine.

En **Mars** tout se désorganise, CHEMNITZ est bombardée ainsi que toute la région. Nous restions plusieurs jours sans travailler et puis cela reprend mais ce sont des descentes à la cave, 3 ou 4 fois par jour pour ce qui sont à l'usine.

Au camp pendant les alertes, il est interdit de sortir des baraques sous peine de mort. Les sentinelles ont triplés. ZWIKAU est pilonnée plusieurs fois, principalement la gare toute proche et les voies, de la fenêtre, nous voyons toujours les trains, avec quel plaisir nous regardons descendre les bombes, puis quand nous jugions que s'était trop très, nous nous mettions vite à plat ventre, notre baraque tremblait et la peinture (à l'eau) du plafond tombait en larges plaques, les vitres ouvertes vibraient dangereusement.

Il passait sans cesse jour et nuit, des wagons de bombardiers et nous arrivions à dormir bercé par ce ronflement et le bruit des bombes, à quoi bon se lever, puisqu'il nous fallait rester dans la baraque.

ZWIKAU et la région sont à nouveau pilonnées, il n'y a plus de gaz et les fours ne marchent pas, toute notre équipe reste au camp.

Le four crématoire ne fonctionne plus et c'est nous qui sommes désignés pour aller enterrer les morts.

Deux fois par semaine nous les chargeons dans un camion et nous y montons nous même avec pelles et pioches.

Le cimetière est à six Km de la ville, dans un coin, nous creusons une grande fosse, et ces pauvres victimes sont jetées pelle mêle dans tous les sens et les uns sur les autres. Je me rappelle des mouvements de recul de Jean quand il devait toucher un mort. Une fois la fosse fermée c'était le retour au camp à pied, une route qui nous paraissait longue après ce dur travail et les outils sur l'épaule. C'est au cours d'un de ces voyage que Jean s'est foulé la cheville droite avec une mauvaise chaussure, c'était insignifiant mais par la suite cette petite écorchure devait s'infecter.

A ce moment, plus personne ne travaillait à l'usine et d'autre furent choisis pour cette terrible besogne. Jean fut choisi pour un autre travail, il lavait chaque jour des chemises sales, ce n'était pas un travail intéressant mais il recevait beaucoup à manger ce qui fit que physiquement il était un des hommes les plus fort du camp.

Un jour sa cheville se mit à enfler, et à lui faire mal, à l'infirmerie, on lui fit un pansement en papier, mais sans aucune pommade, ce qui ne fit absolument, aucun effet

Pendant les heures de la journée, où nous pouvions être ensemble, nous allions nous asseoir derrière une baraque, en plein soleil, là nous commençons à entendre le canon au loin et nous pouvions voir les chasseurs canadiens et anglais mitrailler sans cesse les routes des alentours.

Les trains ne roulaient plus et nous étions pleins d'espoir. D'après mes calculs, nous n'avions plus que quelques jours à souffrir.

Le **13 avril** , sonne l'alerte aux chars, les sirènes hurlent lugubrement pendant plusieurs minutes, cette fois c'est la fin, mais brutalement nous retombons dans la triste réalité.

Malgré les chasseurs qui planent sans cesse, rassemblement sur la place d'appel, avec chacun une couverture prise nous défilons devant la cuisine où l'on nous donne un pain militaire et un rutabaga. Jean essaie de se faire admettre à l'infirmierie car sa cheville le fait souffrir et les malades doivent nous précéder à FLOSSENBURG en camion (ils seront tous fusillés quelques jours plus tard). Le docteur refuse prétextant qu'il est trop tard, je console Jean en lui disant que nous ne l'abandonnerions pas et que nous le porterons si c'est nécessaire.

Enfin nos SS ont bouclés leur pactage. Nous étions presque heureux de quitter ce camp qui nous faisait horreur. Nous nous mettons tous les français ensemble et la colonne s'ébranle.

Je soutiens Jean d'un côté et BESCHET et CHABERT se remplacent de l'autre. Nous marchions ainsi jusqu'au soir, cette maudite cheville le fait terriblement souffrir, il est doué d'une très grande volonté et ne se plaint pas, nous ne pensions pas que cette marche durerait longtemps, notre idée était que toutes les routes seraient bientôt coupées et que les alliés nous auraient bientôt délivrée.

Dans la soirée, Jean se plaint soudain de colique, il descend dans un trou de bombes et nous restons près de lui car la colonne s'éloignait et il n'aurait pu la rejoindre seul. Deux jeunes bandits restent avec nous et commencent à trouver que c'est un peu long, d'autre part il ont vu que nous attendions notre camarade parce qu'il avait des difficultés à marcher.

Brutalement un SS épaupe son fusil et bouscule CHABERT qui veut l'empêcher.

Deux coups partent, une balle atteint Jean dans le dos et l'autre en pleine tête. Il n'a pas eu le temps de souffrir et il n'a rien vu car il se trouvait de dos au moment fatal.

Nous sommes partis en courant et pleurant comme des fous, pressés par nos gardiens qui avaient hâte de rejoindre la colonne.

Aujourd'hui, 5 mois après, j'ai encore dans les oreilles les cris d'horreur poussés par une femme qui sur le bord de la route assistait à cette triste scène.

Mon pauvre Jean, mon cher ami c'est ainsi que tu devais mourir assassiné, toi toujours plein d'espoir, toi qui pensais bientôt revoir ta chère France et serrer dans tes bras tes chères parents et ton frère Jacques que tu aimais tant. Tu fus la première victime de ce long et terrible exode. Tu repose mort anonyme probablement dans ce trou même où tu as trouvé la mort. Combien d'autre ont subi ton triste sort et nous n'avons pas pu vous venger ; tous ces assassins se sont terrés et furent introuvables après la libération. Je ne t'oublierai jamais mon pauvre ami toi avec qui j'ai vécu toutes ces terribles épreuves.